

De : Sœur Corinne Chartier  
SNJM

Chère Corinne,

Décembre 2014

Bonjour!

Te souviens-tu lorsque durant le postulat, nous avons été invitées à une cérémonie d'envoi missionnaire? C'était époustouflant! Dans la belle grande chapelle de la maison-mère, on chantait de beaux cantiques à faire pleurer même un endurci, il y avait le baisement des pieds des partantes, ces jeunes sœurs que je trouvais si belles. Mais, lorsque j'ai entendu dire qu'elles ne reviendraient pas au pays avant dix ans, j'ai paniqué et me suis mise à prier pour que les supérieures ne me demandent jamais d'aller au Lesotho – c'était si loin l'Afrique!

Les années ont passé et voilà qu'en 1973 j'ai eu le privilège de suivre, à Gimli, Manitoba, une retraite animée par nul autre que M. Jean Vanier. Je ne sais pas comment il a fait cela mais ses propos concernant les pauvres ont touché une corde sensible en moi. Des pauvres il y en a partout mais mon cœur me disait qu'il y avait des « plus pauvres » ailleurs qu'au Canada. La vie a continué son cours jusqu'à ce qu'une communication du Conseil Général, dans la rubrique « Au fil des jours », je vis qu'en Haïti, les Pères Oblats de Marie-Immaculée aimeraient avoir des Sœurs pour les aider avec leur mission de Camp-Perrin dans le Sud d'Haïti.

HAÏTI ! Je ne connaissais pas sinon que c'était un pays d'une grande pauvreté. Serait-ce pour moi? Discernement ici, discernement là, cette possibilité m'interpellait beaucoup. Après tout, Haïti ce n'était pas si loin que le Lesotho... J'ai rencontré ma Provinciale et lui fit part de mon désir. Elle m'encouragea d'écrire à la Directrice des Missions à Montréal.

À partir de là, ce fut la lune de miel... août 1978 je partais pour Haïti! J'allais rejoindre quelques unes de nos Sœurs du Québec qui y oeuvraient depuis 1975, « pour une période de deux ans », selon ma lettre de demande aux autorités.

Attérrir en Haïti fut une grande joie mais c'était de plonger dans un monde, une culture si différents. Heureusement, le peuple Haïtien est super accueillant et on y fait vite des ami(e)s. Les jeunes de Camp Perrin se faisaient un plaisir de m'accompagner ici et là tout en m'aidant à apprendre quelques mots de créole. Un jour, en grim pant un petit morne où il y avait variété de roches et de cailloux, une jeune fille me crie : « kenbé ko ou », pour que je ne tombe pas. Surprise, je me suis demandé comment elle connaissait mon sobriquet « Cor ». J'ai vite appris que ce qu'elle me disait n'était rien autre que « tiens-toi bien » - (kenbé ko ou, traduit mot à mot veut dire « tiens ton corps » afin de ne pas tomber). Ainsi fut la première de plusieurs expressions savoureuses apprises pendant les 27 années parmi eux.

Une expérience d'insertion dans un peuple étranger demande beaucoup d'écoute, de

souplesse, de respect et je dirais d'humilité aussi. Il y a quantité de choses qu'ils peuvent nous enseigner, et une multitude de valeurs qui nous obligent à questionner nos manières de faire et nos schèmes de pensée. Souvent je les entendais dire « Bon Dye bon » ou encore « si Dye vlé ». Cela devenait ennuyeux mais à la longue, j'ai compris que le bon Dieu faisait vraiment partie de leur vie et que c'est Lui qui leur donnait cette grande dose de résilience leur permettant de rebondir après des catastrophes plus ou moins sérieuses. Tu te souviens? – cyclones, inondations, incendies, maladies, morts prématurées, dirigeants décevants, coups d'état, – rien ne semblait les mener au désespoir. Ils se relevaient et reprenaient la lutte pour une meilleure qualité de vie.

Le partage du petit peu qu'ils avaient faisait partie de leurs mœurs. Une vieille dame nous arriva un jour avec trois petits œufs enveloppés dans une feuille de cahier. Une voisine nous envoya un pot de jus d'orange pour nous aider à guérir d'un rhume; une autre vint avec un bol de cerises cueillies sur le seul arbre dans sa cour; c'était pour faire du jus. Au début nous hésitions à prendre ces cadeaux – ils en avaient tellement besoin eux-mêmes, mais nous avons appris qu'il fallait leur permettre de partager avec nous.

Tu sais, mes deux premières années en Haïti ont été des années d'acculturation et d'apprentissage surtout dans le domaine scolaire. Plus tard, l'archevêque du Cap-Haïtien est venu nous inviter à aller travailler dans la paroisse de l'Acul-du-Nord. La population réclamait un Frère (religieux) pour ouvrir une école de garçons, les Sœurs Filles de la Sagesse ayant déjà la direction d'une école de filles. A défaut de Frère, j'ai offert d'ouvrir une école pour les garçons. Dès le mois d'octobre s'ouvrait la petite école St-Nom-de-Jésus : deux salles du presbytère pour 68 garçons et deux demoiselles du village qui acceptaient de prendre de la formation pour ces classes de première année. Et le projet s'est poursuivi. Il fonctionne aujourd'hui dans un établissement de 12 classes desservant presque 500 élèves.

Quelques années plus tard, je déménageai presque à l'opposé de l'île, à Marigot, dans le Département du Sud-Est. Tout était à recommencer : faire connaissance avec une nouvelle population, chercher une résidence, trouver comment leur être présentes et comment mieux les accompagner dans la vie de tous les jours. Que désiraient-ils? Quelles étaient leurs espérances? Qu'est ce qui répondrait le mieux à leurs besoins? Tout doucement, avec le prêtre résidant, et des groupements de la région, nous avons choisi des activités qui pourraient combler leurs désirs de développement humain et spirituel.

Ce que j'ai le plus aimé faire à Marigot c'est d'ouvrir une classe de formation à la vie pour les jeunes filles qui avaient terminé ou abandonné leurs études primaires. J'ai embauché Rosemane, une dame du bourg pour leur enseigner la couture, le crochet, la

cuisine et la pâtisserie. Rosemane faisait des merveilles avec elles! Et moi je leur donnais des cours de religion, de savoir-vivre, de puériculture. Une compagne leur apprit à confectionner de jolies cartes qu'elles vendaient pour se faire un petit revenu. C'était agréable car j'apprenais beaucoup d'elles et avec elles. J'oubliais de te dire que la majorité de ces filles descendaient chaque jour des montagnes pour se rendre au « Centre de Formation Marie-Rose ». La route faisait facilement 5 heures aller-retour. Les années passées avec ces demoiselles désireuses d'apprendre à se préparer à la vie me furent très gratifiantes.

En 2002, par manque de personnel, la décision fut prise de quitter la mission de Marigot pour aller demeurer à Port-au-Prince. Cela permettait à deux jeunes filles de la campagne d'entreprendre leurs études universitaires. Une aventure inédite que ce déménagement à la capitale qui bouillonnait d'insatisfaction politique, où des centaines de jeunes chômeurs prenaient souvent la rue à la recherche d'une vie meilleure. Les gangs faisaient la pluie et le beau temps : ils volaient des voitures, les brûlaient dans divers coins de la ville, ils prenaient les enfants (des riches surtout) en otage, tiraient du fusil – c'est ce qu'ils ont baptisé « Opération Bagdad » (vous vous rappelez de la Guerre d'Irak?) L'atmosphère de Port-au-Prince n'avait rien de rassurant. A chaque fois qu'on sortait de la cour, on se demandait si on en reviendrait saines été sauvées. Mais en Haïti on dit souvent Bondye bon et ce fut très vrai pour cette période de ma vie de missionnaire. En 2005, je revenais au Canada pour de bon, après 27 ans en Haïti chérie.

Aujourd'hui, je sens encore un appel à aller prêter main forte à ce peuple qui trime toujours dur. C'est ainsi que le 8 janvier 2015, je partirai pour un stage de quatre mois dans une paroisse loin de la capitale où il y a beaucoup de misère à soulager. J'espère que le Seigneur sera aussi près de moi qu'Il l'a été de 1978 à 2005. Je compte sur Lui et sur les prières de ma communauté, de ma famille, de mes ami(e)s.

Au revoir, à la prochaine,

Corinne